

Mort dans l'après-midi

Jean-François Bacot

Numéro 39, hiver 1989

La solitude

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16123ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bacot, J.-F. (1989). Mort dans l'après-midi. *Moebius*, (39), 43–48.

MORT DANS L'APRÈS-MIDI

Jean-François Bacot

«Chaque conscience poursuit la mort de l'autre»
G.W.H. Hegel

C'était sans doute à Lisbonne, peut-être en automne, quelques saisons après la révolution, une révolution des œilleux.

À l'heure où les touristes classent leurs diapositives de vacances, le temps semblait ici prendre, dans la sérénité, le congé d'un été trop chaud, trop beau.

Lui était étranger. Un étranger ayant atteint une certaine intuition de cette cité qui chantait le destin, vivant d'une connivence avec elle. Il sentait ses dangers, parfois même dans cette ville, il se craignait.

Lors de séjours réguliers en Italie, il avait pris l'habitude de fréquenter les échoppes des barbiers. Il avait saisi, d'une manière encore assez trouble, qu'il s'y jouait jusqu'à l'infini une scène essentielle de la vie.

Certes, comme lieu de socialisation, comme fenêtre sur une culture, le domaine du figaro valait bien des théâtres, bien des études ethnographiques, mais c'était une dimension plus vertigineuse qui l'attirait; comme le pressentiment d'une frontière voluptueuse et ténue de l'existence.

À Pesaro, Milan ou même New York, quelques traces s'étaient fixées dans sa mémoire; quelques mots: *Piccola ma cativa*, un instrument électrique de massage d'une modernité désuète, ou encore dans la plus belle tradition,



des serviettes chaudes dissimulant les visages, un jour de juillet, au rez-de-chaussée de l'Empire State Building.

À Lisbonne, c'était dans une maison du Chiado qu'il avait tressé ses habitudes. La boutique n'était que longueur. Les murs étaient recouverts de glaces piquées par les années. Le plafond lambrissé ne supportait toujours pas la lumière froide des néons. Les lavabos étaient de marbre gris. Trois barbiers officiaient, chacun avait sa place, son fauteuil, ses clients (tous habitués - fidèles initiés). Ils arboraient des blouses qui rivalisaient de blancheur.

Le jeune étranger les rencontrait parfois dans les rues de ce quartier au commerce luxueux, leur dignité, leur élégance modeste inspiraient le respect. Ils incarnaient, pensait-il, un savoir ancien lié à l'atmosphère profonde et capiteuse des ports qui ouvrent toujours à l'inconnu, au mystérieux.

Sur la gauche, dans le fond de la pièce se trouvait une femme qui, lorsqu'elle ne tricotait pas, assurait un service de manucure. À droite, un homme petit, estropié, vêtu de gris, s'exprimait très rarement et ce, avec la plus grande difficulté. Il veillait, recroquevillé au côté d'une caisse de bois contenant cirages, brosses et chiffons, son regard balayait le sol à la recherche d'un cuir souillé.

Enfin à l'extrémité, contrôlant son monde, siégeait le propriétaire. Cravaté, costumé, tous poils maîtrisés, il observait avec une parfaite économie de gestes, comme si toute activité l'eut conduit à déroger. Il occupait d'une façon terne cette situation solaire.

Le jeune homme aimait ce lieu immobile, oublieux du temps où tout mouvement était consacré, réglé par le rituel. Il connaissait exactement les intonations, la courbure des échine lorsque le père du premier ministre de l'époque entrait.

Il savait et appréciait la rigueur et la précision des opérations: les premiers mouvements du blaireau; la lame courant sur la peau dans le sens du poil; les petites résistances qui se concluaient en estafilades; le feu du rasoir; puis de nouveau le blaireau et la lame cette fois à rebrousse-poil; la paume de la main à la recherche des derniers pics irréductibles; le bâton cicatrisant pour les menues blessures; «la pedra» bloc un peu mystérieux, luisant et translucide avec laquelle le barbier massait les joues, provoquant ainsi une douce brûlure dont les



propriétés astringentes n'étaient pas discutées; en apothéose venait la purification par l'alcool.

Dans le déroulement de ces gestes, dans leur principe d'horloge, le jeune homme, paradoxalement, percevait quelque chose de fondamentalement humain.

Parfois par une organisation complexe il ressentait la plénitude d'une forteresse assiégée. Tout en se faisant raser (il ne voulait jamais qu'on lui coupât les cheveux qu'il portait longs) il se faisait limer et polir les griffes, alors que dans le même temps ses chaussures étaient lustrées.

Ce fut lors du cheminement silencieux de l'une de ces séances qu'une curieuse association lui vint à l'esprit. N'y avait-il pas entre le jeu du barbier et les règles de la corrida une communion tacite, quelques liens qui relevaient du sacré?

Des sikhs aux Hassidim, les religions n'accordaient-elles pas la plus grande attention aux poils? Tonsure des moinillons, bonzes glabres... confortaient sa réflexion.

Les clients qui attendaient sagement devinrent soudain des spectateurs. En effet, sous un mode métaphorique, ne se jouait-il pas dans l'arène le projet sisyphéen d'une maîtrise par l'homme de la nature? Le taureau, comme le loup d'autres légendes, jouait ici le rôle de l'instinct, de la force brutale s'exerçant sans pensée, sans stratégie. A contrario l'organisation précise du spectacle, l'étiquette, le costume... étaient l'expression d'une victoire fragile, feinte peut-être, de l'esprit sur une nature piégée.

Dans la maîtrise de notre pilosité, comme dans un jardin à la française, ne chercherions-nous pas une réponse à notre angoisse face à cette bête tapie, toujours prête à faire craquer nos vernis, logée au fond de notre chair? Le risque fait le jeu; ici c'est la mort qui occupe le cœur de l'arène et c'est elle qui attire le public. Dans la gestion sociale de notre mort, le prêtre tient la main du toréador, dans le même faste, rappelez-vous la chair et le sang du Christ, le sacrifice!

Chez le barbier, la peur suit le fil du rasoir. Il y a toujours le fantasme d'une gorge tranchée sous le sourire du barbier. Une séquence du film de Raoul Walsh, *La femme à abattre*, émergea de sa mémoire, la lame passait et repassait sur le cuir à rasoir, la petite fille devenait témoin du meurtre, l'intrigue s'organisait...

Le jeune homme constata que dans l'arène, dans l'église comme chez le barbier le spectacle était essentiellement masculin...!

Ces pensées saugrenues l'occupèrent avec intermitteance durant quelques semaines. La réflexion était soudain ravivée par tels ou tels propos entendus. Un ami lui expliqua que pour quelques roupies certains barbiers indiens masturbaient leurs clients. La dimension érotique latente, déniée, refoulée devint ainsi explicite.

Il aimait à se perdre dans cette ville, certain qu'il était d'y trouver toujours quelque chose. Il était d'ailleurs de plus en plus persuadé que l'on ne se trouvait qu'en se perdant ou plutôt que la vérité ne pouvait être réveillée que par la mort.

Un après-midi, il avait découvert non loin de la place du Marquês Pompal une nouvelle officine. Poussé par la curiosité, il entra. Le barbier plutôt jovial était occupé. Il dut donc attendre en parcourant machinalement le *Diario de Noticias*. Dans cet espace silencieux le jeune homme suivait avec attention le travail du barbier. La tondeuse avait dégagé la nuque du vieillard. Le socle de la tête était désormais cru, il sentit à quel point l'homme devenait ainsi fragile. Désormais la lame crissait sur le cuir cuivré de cette nuque. Chaque pore de la peau était visible. Des rides profondes avaient raviné l'épiderme. Elles arrêtaient le mouvement du couteau. Le jeune homme s'inquiéta de son regard géologique. Le parcours de l'acier déchirait le parchemin récalcitrant en produisant un son dérangeant.

C'est à cet instant que leurs regards se croisèrent. Sous cet œil d'animal traqué le jeune homme se sentit soudain voyeur. Dans les cendres de cet affrontement les regards s'exclurent puis revinrent se chercher. Ce jeu dans sa fatale promiscuité opposait deux mondes, deux histoires. La situation était devenue claire pour ses protagonistes. Le vieil homme, au port altier, affichait une dignité toute portugaise. Le jeune homme revendiquait l'apparente désinvolture d'une génération qui croyait avoir enterré toute tradition. Ce dernier ne savait plus très bien s'il fallait reconnaître dans le regard du vieillard une panique ou bien la colère devant l'irruption d'un monde dont il était l'emblème et que le vieil homme absolument refusait. À cette époque ils étaient encore nombreux les fantômes qui ne voulaient croire que l'histoire avait basculé.

Les ciseaux crépitaient, le coiffeur tournoyait, les regards s'évitaient, s'affrontaient, implosaient, les secondes devenaient de plus en plus lourdes, la lumière du néon, dans cette journée lumineuse, de plus en plus blanche.

Fallait-il traduire par terreur ou fureur le jeu que soulignait la pâleur du regard? N'était-ce pas plutôt le cri sourd et désespéré du naufragé d'une société morte? Le miroir devenait une sorte de rétroviseur, grâce auquel le vieillard cherchait à savoir s'il était parvenu à perdre un monde qui ne cessait de le rattraper.

La coupe était maintenant terminée, quelques coups de brosse sur les épaules de la veste annonçaient cette fin. Le vieil homme se leva. Il avait quelques difficultés à marcher mais refusait qu'on l'aidât. Son costume était gris, sa chemise était d'un blanc immaculé, le col avait la rigidité que donne l'amidon, la cravate était noire.

Ils «échangèrent» un dernier regard.

Le jeune homme imagina les riches heures du Salazarisme, les journées de deuil national à la mémoire d'Adolf Hitler, il fut alors envahi d'un infini dégoût.

Le vieillard passa la porte; sans se retourner il répondit d'un signe de la main aux adieux du barbier.

La semaine suivante, sans trop vraiment savoir pourquoi, le jeune homme revint chez ce barbier qui le reconnut aussitôt, comme apaisé par sa visite.

— Vous rappelez-vous la semaine dernière, le vieillard?

— Oui, absolument.

— Eh bien imaginez-vous, la semaine passée, en sortant d'ici, vous vous rappelez, vous étiez ici!

— Oui, tout cela est très clair.

— Le vieillard habitait à côté, il est mort... juste après que je l'ai rasé. Il venait d'introduire la clef dans la serrure de la porte.

Le barbier entama une grande dissertation sur le destin...

Le jeune homme se demanda alors s'il ne portait pas ce jour-là, chez ce barbier, à Lisbonne, le masque de la mort. N'annonçait-il pas ainsi au vieillard qu'il n'appartenait désormais plus à ce monde qu'il abhorrait?

S'il est certain que le barbier opère toujours un peu au-delà des apparences, l'on peut légitimement se demander

si le rasoir électrique ne nous a pas définitivement coupé
de tout sens du tragique.